

## L'eucharistie célébrée avec des étudiants

Miguel ROLAND-GOSSELIN s.j., aumônier sur le Plateau de Saclay

### Ma pratique ordinaire de l'eucharistie « étudiante »

Je suis aumônier d'étudiants depuis une vingtaine d'années, sur le réseau CGE (« Chrétiens en Grande Ecole ») : d'abord l'ICAM de Nantes, puis HEC, enfin l'École Polytechnique et ses voisines du plateau de Saclay : Supélec, Supoptique... Je mesure bien que la sociologie à laquelle j'ai affaire n'est pas la plus commune. Ce que je vais dire correspond au contexte particulier d'écoles où le ratio « cathos » est, toute proportion gardée, plus fort qu'ailleurs. Par ailleurs j'appartiens à la communauté jésuite du lycée Sainte-Geneviève de Versailles, alias Ginette, qui compte 820 élèves internes en classes préparatoires. Là aussi il y a tout ce qu'il faut de grand-messes du dimanche soir ou de messes basses chaque matin...

Je célèbre cinq messes par semaine sur les campus : deux à 7h30 du matin, une à midi, deux à 19h le soir. J'aurai entre six et cinquante fidèles, selon que c'est la messe basse du matin ou la grand-messe communautaire. Tel est l'ordinaire, auquel s'ajoutent les solennités particulières : les Cendres ou Jeudi Saint qui continuent de rameuter les foules.

Ajouter à cela – et c'est significatif – les « messes au désert » (Maroc, Terre Sainte) qui ont une vertu éducative forte. D'autres adapteront : messes scoutes, etc. Une fois ou l'autre il a pu m'arriver de célébrer l'eucharistie dans des conditions spartiates : sur la moquette d'une chambre d'étudiant, tous assis par terre ou sur le bureau ; atmosphère de catacombe dans une résidence du Crous...

Trois questions m'ont été posées : 1/ Comment je fais face à la diversité des attentes et sensibilités ; 2/ Comment je m'y prends pour former les jeunes à l'eucharistie ; 3/ Quelle est ma pratique plus spécifique de l'adoration eucharistique.

Ces trois questions n'en interdisent pas une quatrième qui les récapitule peut-être : « *Comment rendre l'eucharistie hospitalière, accueillante à tous ?* » M'est revenu le visage d'un étudiant – appelons-le Brice – qui me disait encore il n'y a pas longtemps : « Une fois je suis venu à la messe du jeudi ; c'était sûrement beau, les chants et tout... Mais franchement je ne me trouvais pas à ma place. Tous ces gens qui chantent à fond, qui connaissent tout par cœur, des *kyrie* en latin (sic) que dans ma paroisse on n'aurait jamais chantés... » Brice est venu une fois et n'est jamais revenu. C'est à lui que je pense en abordant ce travail.

Mon travail relève du témoignage personnel. Pour le réaliser, histoire de me mettre en route, j'ai envoyé un questionnaire à une trentaine d'étudiants ; j'ai traité une vingtaine de réponses. Les questions étaient les suivantes :

1. S'il m'arrive (peut-être souvent) de participer à la messe de semaine des étudiants, saurais-je dire *pourquoi* ? Qu'est-ce que je viens y chercher ?
2. Je discute avec un camarade, je découvre qu'il est « plutôt catho », et je l'encourage à m'accompagner à la messe de l'aumônerie. Quels arguments me viendront le plus naturellement pour le convaincre ?
3. Petit effort pour me rappeler les quelques dernières messes d'aumônerie, ou simplement la toute dernière : dirais-je que la liturgie y fut « soignée », « belle » ? De

tels qualificatifs ont-ils pour moi de l'importance ? Sur quoi doit porter le soin de la préparation ?

4. Retour sur les dernières homélies entendues : j'ai écouté ? Pour moi, qu'est-ce qui fait la qualité d'une homélie ?
5. A mon aumônier, et aux étudiants qui préparent la messe, j'adresse les recommandations ou supplications suivantes (et/ou les remerciements et encouragements suivants) :...

### **Comment honorer la diversité des sensibilités liées à l'eucharistie dans une communauté ?**

Le mot « sensibilité » est extensible. Faire coexister harmonieusement des jeunes issus d'un milieu paroissial classique, d'autres proches de l'Emmanuel, du Chemin Neuf, des Béatitudes, de Notre-Dame de Vie (autant de styles très différents), cela suppose quelques ajustements. La question posée viserait-elle spécifiquement les adeptes d'une liturgie « traditionnelle », façon « forme extraordinaire » ? Quoi qu'il en soit, je formule d'emblée un premier principe : ma mission d'aumônier est précisément de *favoriser la communion*, et l'eucharistie en sera naturellement le premier terrain d'exercice. Autrement dit : je dois tout faire pour que la messe soit – je l'ai déjà dit – *accueillante, hospitalière à tous*. A moi la charge d'être fin et imaginatif, conjointement avec l'équipe d'animation que je tâche d'y sensibiliser sans cesse. Nous devinons d'instinct que la solution (si elle existe ?) sera du côté de la simplicité et de la beauté.

Pour rendre l'affaire vivante, je propose une galerie de portraits : quelques étudiants que j'ai (ou que j'ai eus) « dans le collimateur », de ceux qui sont « typiques en leur genre » et que je ne veux pas lâcher.

*François-Xavier*. Il est à la lisière de la communauté, plutôt dedans. Il vient à la messe assez souvent, et enchaîne sur le repas ; il a mis un petit pied dans un service communautaire pour Chartres. Mais, tout compte fait, il n'est pas vraiment confessant ; il n'est pas encore empoigné par le Christ. S'il n'y avait pas les amis, qu'il suit un peu nonchalamment, il disparaîtrait dans la nature. Ses camarades m'ont dit : « Celui-là, si on ne l'attrape pas d'ici deux ans, il lâchera tout. » Pour ce François-Xavier, faisons de belles messes ; mais je ne suis pas sûr que l'Esprit le touchera par l'eucharistie. Elle fait partie de son paysage de toujours. Pour ce genre de gars, j'espère quelque temps fort, une session vigoureuse un été, ou bien un groupe de prière un peu emballant, à l'invitation des amis...

*Hervé*. L'un des modèles issus d'un milieu « forme extraordinaire », sous je ne sais quelle obédience, mais version « sévère ». Silence glaçant quand le prêtre lui présente « le corps du Christ » ; répondre « Amen » doit être impossible. Visage pas drôle, pour ne pas dire fort triste. Cela n'empêche ; il est là. Il doit faire partie de ceux qui, à la première liturgie boiteuse (un gloria dominical qui n'en serait pas un...), décamperait sans doute. Cet homme-là, je ne suis pas sûr de l'appriivoiser, mais je vais en prendre soin.

*Claire*. Elle aussi familière de la « forme extraordinaire », mais non exclusive, et du genre de ceux – nombreux – qui vont jouer très honnêtement le jeu de la communauté chrétienne. Leur sens de l'Eglise prime. Claire aura souvent des inquiétudes sur tel point liturgique, elle est scrupuleuse, elle croit voir des bouts d'hostie traîner sur le tapis ; mais elle parle. Pour elle je dénicherai de jolis *kyrie* grégoriens tout simples (il en existe), et je pratiquerai de temps en temps le Canon romain. Mais je suis sans inquiétude.

*Pierre.* Je pense à lui en référence à une eucharistie célébrée au Maroc, en toute fin de journée, un jour où la pluie nous a empêché de nous arrêter à midi. Du coup nous sommes sous la tente. Nous resterons assis en tailleur, emmitouflés dans nos anoraks, éclairés d'une lampe à pétrole. Je trouve cela magnifique, comme si Jésus était là entouré de ses disciples au bord du lac. Mais Pierre, je le vois se fermer. Il perd toutes ses références. Il ne sait plus si c'est la messe. Il ne va pas communier. Heureusement il aura le courage d'en parler le lendemain avec moi, en marchant à côté de nos mules. La conversation sera belle et fructueuse. Il s'engagera dans la CC, courageusement, mais toujours sur la défensive.

*Christian.* C'est celui qui a ses réseaux, scouts ou autres, et sans doute quelque abbé qui le tient bien en mains. Il a tout ce qu'il lui faut, et de la CC il n'attend pas grand-chose. A la chapelle il prendra plutôt la place du fond. Il prie vraiment. Il vérifie que tout soit réglo. Pour celui-là je me dis : soignons l'homélie ! Il n'est pas sourd, il est intelligent : rien de ce qui est dit ne sera perdu.

*Stéphanie, Charles, Alexandre...* Les plus nombreux. Parmi ces chrétiens joyeux, moteurs de communauté chrétienne, reconnaissons qu'une bonne proportion est passée, peu ou prou, par le Renouveau (Emmanuel, Chemin Neuf, Béatitudes), ou bien par le scoutisme, ou encore par quelque réseau d'une famille spirituelle : dominicaine, ignatienne, carmélitaine... Tous ceux-là vont marquer très fort le style d'une aumônerie, et en particulier de la liturgie. Tout l'art sera d'employer à fond leur énergie et de les aider à tenir compte d'autres sensibilités, en particulier quant au répertoire de chants. Ils ont de la bonne volonté et un réel désir de servir, mais il faudra leur expliquer beaucoup et recommencer la leçon chaque année : ces gens-là me réjouissent mais m'épuisent !

Voilà pour la galerie de portraits. J'observe qu'on n'y retrouve pas les gens tout simples, qu'il serait injuste d'oublier : ceux qui n'ont pas d'autre réseau que familial et paroissial, qui puisent leur solidité tranquille dans je ne sais quel terroir. Les « pas compliqués », qui tiennent souvent bien leur place dans un bureau d'aumônerie. Hommage à eux !

Et avec tout ça il se pourrait qu'il en manque encore, peut-être les plus nombreux : la foule de ceux qu'on ne voit jamais ; ceux *qui pourraient en être et qui n'en sont pas...* Le premier objectif était d'être accueillants à tous, voici donc le deuxième : je désire inviter *ceux-là qu'on ne voit jamais*, qui sont le plus grand nombre. Si l'attente des milieux classiques ou traditionnels (limite « intégristes ») doit marquer ma manière de faire, en particulier ma façon de célébrer l'eucharistie – et elle la marque effectivement – gare à moi si cela me confine dans une posture « centripète » ; gare à cette frilosité là. Qu'est-ce qu'une posture centripète ? Je ne suis pas sûr de le savoir. Mais je sais ceci : je dois vérifier quel esprit m'habite. Dans ma façon de célébrer, y a-t-il de la peur de déplaire à tels ou tels ? Ou bien est-ce écoute bienveillante et sagesse d'adaptation ? Suis-je à l'écoute des gens ? Les Hervé, Christian et autres, quels efforts ai-je fait pour me les rendre proches, pour les familiariser ? Nul doute qu'il y a des raideurs, des postures idéologiques, des peurs qui cristallisent autour de messe (elles sont d'ailleurs bien peu de choses à mon échelle). Mais il n'est pas exclu de croire à l'amitié, à la grâce de la conversation. La messe est le moment où tout se rassemble, où tout se célèbre, mais elle n'est pas *tout* pour autant. La communion, tâchons de la cultiver ailleurs aussi, pour qu'elle produise du fruit dans la célébration.

Si la question posée : « Comment honorer la diversité des sensibilités ? » sous-entendait particulièrement les jeunes que l'on appelle pudiquement « classiques », « tradis », etc., je pense avoir laissé percevoir qu'il *ne faut pas trop focaliser sur ces seuls jeunes-là* ; qu'il faut envisager toute la palette des sensibilités, positionnements, etc. Les divergences ou différences ne sont pas seulement idéologiques (quelle rigueur formelle dans le rituel ?), elles

sont aussi : quel sont les chants que j'aime ? quelle place pour le silence ? quelle attitude gestuelle (agenouillement ou non) ? quel type d'homélie ? Etc.

Nous sommes confrontés à un paradoxe : je dois favoriser la communion, or tout ce que je concède à l'un, je risque de le perdre pour l'autre. Si je favorise telle tonalité, je vais décourager quelques fidèles. Pour s'en sortir, je ne vois décidément qu'une voie : *sobriété et beauté*. Faire juste ce qu'il y a à faire, pas plus, pas moins, en beauté, sans surenchère. C'est sans doute la sobriété qui est la plus hospitalière. Sobriété pour l'ordinaire des jours, qui permettra ici ou là quelques « folies » (les grand-messes de rentrée ou de Noël à Ginette, avec plusieurs centaines de jeunes de toutes obédiences ; les canons explosent un peu, quoique là aussi on cherchera une vraie beauté dans la dignité tout sobre de la prière eucharistique, dans les plages de silence, etc.).

Je propose de prendre maintenant les choses par un autre bout, sous la forme du témoignage personnel.

## **Témoignage d'une pratique – mes règles du jeu.**

Au fond, quelles sont mes propres « règles du jeu » ?

### **Me tenir fermement au rituel, sans ostentation.**

Je confesse que l'exigence des étudiants, leur soupçon un peu critique ici ou là, me « force à la règle », ou me « tient serré au rituel ». Par nature, je ne m'en écarterais sans doute pas beaucoup, mais par décision je choisis de me laisser plier par le rituel. J'ai perçu une attente de ce côté-là, on attend une liturgie parfaite, et je décide qu'elle sera au moins « soignée ». Est-ce par peur d'encourir des reproches inutiles ? C'est en tout cas pour ne pas troubler inutilement. Je pose le principe suivant : ce que l'assemblée, familière de l'eucharistie, est en droit d'attendre – les mots, les gestes qu'elle connaît et qu'elle attend – je l'honorerai. C'est le principe de base qui me permettra de la souplesse et parfois de franches libertés (j'y viendrai). Et c'est aussi le principe qui m'invite à chercher le sens des rubriques et à les envisager avec bienveillance (même celles auxquelles je résiste un peu).

J'ai dit : sans ostentation. A chacun d'apprécier ce qui est ostentatoire. A mon sens, cela veut dire « forcé » ; ce qui « en rajoute » par rapport à la bienséance et au bien être de tous, prêtre et assemblée, ici et maintenant. En somme, la règle est celle du fameux : « Il convient ». La même précision, la même ampleur du geste, la même exhaustivité des rubriques ne conviennent pas forcément ici et là, dans la grand messe chantée et dans la messe basse du début de journée. Cela relève du sentir commun, de l'effort (sans effort) que fait le prêtre pour être en communion de sentir avec l'assemblée. Nous glissons là vers l'esthétique.

### **Tâcher de faire « sobre et beau »**

Pour le coup, voilà une règle qui compte et qui me semble s'imposer en dernier ressort : la mystérieuse règle du beau. Je suis de ceux qui croient que la beauté a ses règles. J'estime que mon bagage personnel m'a instruit de quelques règles du beau, en particulier en matière de musique et de chants. Mais je décide – j'apprends à m'en faire une décision personnelle – que si la beauté s'éduque, elle ne se force pas. Je ne forcerai pas les étudiants dans leurs goûts, je supporterai souvent les leurs, mais je trouverai les procédures de négociation qui permettront une éducation mutuelle, et d'eux et de moi. Tel est le principe.

Ne parlons pas tout de suite de la musique et du chant, qui sont mon cheval de bataille. Regardons d'abord ailleurs, partout où la forme esthétique est engagée. Elle l'est dans la *disposition des lieux*, par exemple. En m'appropriant la chapelle de l'École Polytechnique, il

y a quelques années, mon premier mouvement naturel fut d'aménager une légère courbure à la disposition des sièges ; de troquer le format autobus pour un aménagement plus convivial. Esthétique aussi dans le *rythme* : dans la juste longueur d'une célébration, dans ses cadences, ses contrastes. Pour ma part, je soigne attentivement le long silence qui suit la communion. Il y a une connivence entre beauté et intériorité. *L'homélie* aussi doit sans doute satisfaire quelques qualités esthétiques ; je parlerai de l'homélie. Enfin je crois que l'on progressera dans la beauté formelle si l'on progresse dans *l'intelligence théologique du rite*. Exemple typique : la doxologie après la consécration ; comment l'assemblée y lancera-t-elle le plus solennel de ses « Amen » si elle n'a pas observé le mouvement de la prière eucharistique, entièrement adressée au Père, et finalement rassemblée dans ce geste d'adoration « par le Christ », « dans l'Esprit » ? Il faut apprendre, enseigner la beauté quasi architecturale, ou théâtrale du rituel. Je dirai un mot sur mes « leçons de messe ».

Mais d'abord quelques mots sur les chants. C'est un point très sensible, qui occupe beaucoup de mon énergie d'aumônier d'étudiants ; du coup, j'en fais un paragraphe spécifique, que j'intitule à nouveau en forme de règle.

### **Construire la liturgie ensemble, pour en faire une école**

C'est ma troisième « règle du jeu » : m'astreindre à la rude discipline d'une négociation, recommencée chaque année avec chaque nouvelle équipe, pour réinventer sans cesse cette beauté formelle et cette communion des cœurs que je vise. Cela s'applique en particulier au *choix des chants*, qui est le lieu par excellence où se joue l'unité dans la diversité.

Certains aumôniers ne s'intéresseront pas à la question des chants et laisseront faire. Pour ma part, j'estime que j'exerce une mission éducative, éducative de la beauté et de la théologie, quand je rends les étudiants peu à peu sensibles à la qualité d'un texte, à la qualité d'une musique et, surtout, à la pertinence liturgique. J'explique que si la chasuble du prêtre change de couleur avec l'entrée en carême, c'est que toute la liturgie doit changer de couleur ; finis les chants standards qui vont en toute saison ; ou du moins veillons à en introduire de nouveaux, propres au temps liturgique. Quel effort, déjà ! J'explique aussi quelle est la signification du chant d'entrée, et pourquoi tel chant convient mieux à l'adoration eucharistique qu'à la communion. Je me mêle des qualités d'animation (la plus discrète possible) et surtout d'interprétation, expliquant que la tonalité d'un chant n'a pas été choisie au hasard, ni son tempo : bref, je suis un peu casse-pieds.

Je vise la qualité esthétique, que j'espère propre à unir les cœurs, mais je vise aussi à honorer la pluralité des attentes. Aussi gentiment que possible je tiens tête au monopole quasi totalitaire du répertoire « Renouveau », certes pas pour l'évacuer et le déprécier, mais parce que je sais *la beauté d'autres répertoires*. Je continue de croire qu'un « Ecoute la voix du Seigneur », un « Dieu est à l'œuvre en cet âge », un « Pour que l'homme soit un fils » sont de remarquables réussites. Et d'autres aussi, du vieux patrimoine paroissial : « Souviens-toi de Jésus-Christ », « La nuit qu'il fut livré » pour aller chercher très loin. C'est vieux, on n'en abusera pas, mais on tâchera de les glisser un Jeudi saint...

Bref je suis un peu intrusif. Disons que je ne déserte pas ce que j'estime être une mission éducative. Je suis même d'avis qu'il y aurait négligence à « laisser faire ». A charge pour moi de retenir souvent mes jugements, aussi souvent que possible, s'il y a le moindre risque de briser la bonne volonté d'un étudiant. Mettre les étudiants en route, c'est prioritaire. Je signale le *modus vivendi* que nous avons adopté : l'aumônier a droit à « son chant » et à « sa pièce du commun » (*kyrie, sanctus* ou *agnus*). Ainsi je m'interdis toute impatience quant au reste, et je distille régulièrement quelques pièces qui élargissent le répertoire des étudiants.

Cela suffit pour les chants. J'ai voulu dire que je crois impératif d'accompagner les jeunes et de les former, et cela vaut pour tout ce qui relève de la liturgie : le choix et la formation des lecteurs, par exemple. En bien des choses les étudiants sont doués et feront fort bien, ils apprendront vite et deviendront excellents, mais je ne leur ferai pas crédit trop vite en matière de compétence.

### **Former à l'intelligence du mystère**

C'est ce que j'appelle les « leçons de messe ». J'ai essayé plusieurs formules. A l'X, une année, j'ai donné une courte « leçon », d'une minute et demi, à la fin de chaque messe du jeudi. Après la bénédiction, avant le chant final, tout le monde se rassoit et j'enseigne un point. Les étudiants m'ont demandé de recommencer un cycle, mais avant la messe, en préambule au silence initial qui précède le chant d'entrée.

Quelques thèmes : l'architecture d'ensemble du rituel, les trois formes pénitentielles, la signification de l'autel « digne d'un baiser », la table du pain... et de la parole, le sanctus « avec les anges », l'anamnèse (très pédagogique !), les épicleses, la doxologie et son vibrant « amen », le jeu des inclinaisons et génuflexions, la mystérieuse goutte d'eau, etc. Toutes sortes de petites ou grandes choses.

### **Soigner l'homélie**

Le résultat de mon enquête est formel, les étudiants demandent trois choses : une homélie « courte », « où l'on apprend quelque chose », « avec des applications concrètes ». Autrement dit, la quadrature du cercle. « On veut apprendre », mais « il faut que ce soit court » ; on veut du « dense » mais du « facile ». A propos de la durée, observons ceci : lorsque l'évêque vient, il parle trente minutes, et ce n'est pas long du tout (« C'était super ! »). L'évêque est doué. Mais surtout l'évêque est l'évêque : on lui reconnaît d'emblée une autorité. *Les jeunes aspirent à une parole d'autorité.* Moi qui suis l'aumônier de tous les jours, aurai-je une parole « d'autorité » ? Chacun fera selon son tempérament et ses aptitudes, mais je propose le critère suivant : il faut que l'assemblée, une assemblée de jeunes en particulier, ait en face d'elle « quelqu'un ». Non pas qu'elle entende un discours, mais que « quelqu'un » s'adresse à elle, avec son intelligence et son cœur, avec sa fougue ou sa fatigue. Le prédicateur a cherché ce qu'il veut dire, il a réfléchi, prié ; il puise dans son fonds un trésor. Il le dit avec simplicité, là encore sans ostentation factice, mais il ne lui est pas interdit d'avoir quelque maîtrise oratoire, de savoir jouer là encore avec la beauté de la langue, avec le geste, avec le souffle, avec le regard. Séduire, non, mais parler à des gens, et maîtriser un peu l'art de la parole publique, pourquoi pas ?

Il m'arrive souvent, pas toujours, de parler sans note. Mais j'ai toujours soigneusement préparé. Je résumerais mon objectif ainsi : faire saisir peu à peu (au fil des semaines) la beauté du mystère chrétien. Faire accéder à la bonté de Dieu en dévoilant la beauté de son plan de salut. Susciter la reconnaissance (l'action de grâce). Cela, sauf exception, en partant toujours de la Parole de Dieu (le plus souvent l'évangile) prise au ras du texte : voir ce qui se fait, écouter ce qui se dit... Je confesse une touche très manifestement « ignatienne » : on n'est pas loin des « points d'oraison ». Il arrive parfois qu'un jeune soit frustré parce qu'il voudrait plus explicitement « une leçon de vie » ; j'entends la demande, mais je vais plutôt l'aider à ouvrir ses oreilles. A entrer dans l'intelligence de ce qui se fait et se dit, la dimension parénétiq ue est, me semble-t-il, très vive.

Pour les prédicateurs, et pour tous les autres, je signale le chef-d'œuvre que constitue la collection « Jésus disait » (sept volumes) de Frère Dominique, moine d'En Calcat. Rien de tel pour goûter la saveur des petites péripécies compliquées qu'on nous sert les jours de semaine : le poisson qui a des drachmes dans la bouche...

## Quelques repères à propos de l'adoration eucharistique

Certains d'entre nous sont un peu troublés par l'engouement actuel des jeunes pour l'adoration eucharistique. Ils redoutent d'y voir le retour à une forme ancienne de dévotion qui n'honorait pas les redécouvertes contemporaines sur l'eucharistie : la dimension du repas partagé, de la communion distribuée. Dans l'accent mis sur le regard (« voir l'hostie ») on ne reconnaîtrait pas l'accent mis par Jésus sur le « prenez et mangez ». Dans un article de Paul de Clerck intitulé « Adoration eucharistique et vigilance théologique » (conférence tenue au Colloque de Lourdes en juin 2000, dont les actes sont publiés par *La Maison Dieu*, Ed. du Cerf, n° 225), je lis cette phrase : « La force du courant populaire et théologique du XIII<sup>e</sup> siècle, qui a dominé le deuxième millénaire occidental, va-t-il l'emporter sur le ressourcement à la tradition du premier millénaire [réactivé par Vatican II] ? L'engouement pour l'adoration va-t-il fermer la parenthèse que constituerait en ce cas les soixante dernières années de travail théologique ? » L'auteur a préalablement rappelé que l'adoration fut effectivement une invention populaire du XIII<sup>e</sup> siècle, en même temps qu'on introduisait l'élévation à la messe et que la théologie scolastique portait tous ses efforts sur la question de la subsistance du Christ dans les espèces du pain et du vin, autour des concepts nouveaux de « présence réelle » et de « transsubstantiation ». Il a analysé ensuite les redécouvertes de la théologie eucharistique opérées autour du concile Vatican II, à savoir : une attention plus vive au « Faites cela en mémoire de moi », avec ce que cela suppose d'offrande de soi et de service ; une lumière plus vive mise sur la Résurrection et sur l'idée que l'on communie au corps du Christ ressuscité ; une redécouverte de l'action de l'Esprit Saint, signifié par l'introduction des épicleses dans les prières eucharistiques : la communion est une œuvre de l'Esprit qui nous rapporte moins à l'événement passé qu'il ne nous envoie et nous dissémine dans le présent pour y former un seul corps ; le statut très renouvelé de la Parole, avec l'expression retrouvée des « deux tables » de la Parole et du pain, et la prise de conscience que la réelle « présence » du Christ n'est pas réduite à l'hostie mais qu'elle a bien d'autres modalités, à commencer par l'écoute de l'évangile ; enfin la dimension ecclésiale de l'eucharistie, le fameux « l'Eucharistie fait l'Eglise » du P. de Lubac, d'où il sort qu'elle n'est pas seulement une dévotion personnelle mais qu'elle édifie le corps, ainsi que le signifie par exemple le geste de paix. Voilà donc, résumées, les réappropriations contemporaines de vérités très anciennes (« premier millénaire ») au soin desquelles le théologien et nous-mêmes devons être vigilants.

Dans le même article de *La Maison Dieu*, Paul de Clerck fait écho d'observations d'un aumônier d'étudiants, Rémi Chéno o.p., qui observait ceci : si les jeunes aiment aujourd'hui l'adoration, ne croyons pas trop vite qu'ils retournent à nos manières anciennes ; ils ne savent rien de nos manières anciennes. Disons plus simplement qu'ils cherchent de la dévotion, « une expérience sensible, affective, de l'Esprit Saint », et que cela manquerait peut-être dans les formes de vie chrétienne que nous leur proposons.

Tout cela étant dit, je reviens à ma pratique personnelle. Quitte à me faire un peu violence parce que ce n'était pas dans ma dévotion personnelle, j'ai décidé de n'opposer aucun obstacle à l'adoration eucharistique. Je sais, je pourrais en témoigner en évoquant des visages

et des noms, qu'elle fait effectivement du bien. Je constate que les étudiants du plateau de Saclay n'ont aucune peine à assurer une nuit d'adoration complète, par relais d'une demi-heure, et qu'à toute heure de la nuit ils seront deux ou trois : comment nous priverais-je de cette prière ?

Mais voici comment j'exerce ma « vigilance » théologique et pastorale :

- Dans la manière de pratiquer l'adoration, je mettrai en valeur *son caractère eucharistique* : l'hostie exposée est le lieu, le centre, le moyen d'une action de grâce aux dimensions immenses. Par les mots que je prononce dans les prières d'ouverture et de conclusion, par les petits textes que je mets à disposition, je tâche de guider le regard dans ce sens. Ce qui se donne à « voir », c'est le mystère du Ressuscité, le mouvement qu'il initie pour s'étendre, le désir qu'il a d'être partagé et distribué. Sa « présence » est en forme de don, d'invitation, d'appel. Ainsi glisse-t-on du « voir » à « l'entendre ». Je fais entendre le « Prenez et mangez-en tous ». Je fais voir le geste du sacrifice, offrande de soi, pour susciter le désir d'y joindre sa propre offrande. Ce qui rayonne, ce sont les mots de Jésus : « Je suis le pain de vie... » ; entendre ces mots, et y répondre. Parmi les textes à disposition : le récit de l'institution, la préface de la messe du St Sacrement.
- Par ma manière de célébrer la messe, et par l'éducation que j'en donne, j'aiderai à prendre en compte *toute la dimension du mystère* : par exemple à ne pas focaliser l'attention sur le seul instant de la consécration.
- Enfin je pratiquerai *d'autres formes de prière* : l'office, Taizé, etc. Ne serait-ce que pour faire comprendre que la vie eucharistique se déploie dans toute forme de prière, de même qu'elle engage tous les instants et toutes les tâches de l'existence.

## **Conclusion.**

Reformuler un enjeu essentiel en quelques lignes ?

Des jeunes nombreux ont aujourd'hui une forte attente eucharistique, mais je constate chez eux quelques dérives possibles. Certains (surtout en mode « classique ») ne chercheront dans la messe qu'une relation personnelle au Christ ; ils risquent de la vivre « en solo ». A ceux-là je dois faire découvrir que la messe est une expérience spirituelle collective, vécue par et avec le corps tout entier de la communauté. Le geste de paix exerce un rôle pédagogique. D'autres s'appuieront sur les beaux chants, sur la force du groupe, pour vivre quelque chose d'émotif. Ils aiment d'autant plus la messe qu'ils y ont « éprouvé » quelque chose. Ceux-là, il faudra les conduire vers une intelligence de la foi. Entre ceux-ci et ceux-là, parmi bien d'autres, mon ministère de prêtre vise la communion.

Je me rappellerai que la messe n'est pas le « tout » de leur vie spirituelle, en fût-elle « la source et le sommet ». Les étudiants me donneront bien d'autres lieux et prises pour les rejoindre et les « éduquer » à la foi. Mais cette mission éducative s'exerce évidemment à la messe, qui reste la plus belle école de la foi. Prêtre et fidèles, nous nous y éduquons sans doute dans la règle du « sobre et soigné ».